

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			

36409

MÉLANGES RELIGIEUX,

RECUEIL PÉRIODIQUE.

Omnia et in omnibus Christus.
EPIST. S. PAUL, COL. c. III, v. 11.

TOME IV.



MONTREAL:
BUREAU DES MÉLANGES RELIGIEUX, RUE ST. DENIS,
PRÈS L'ÉVÊCHÉ.
JUILLET, 1842.

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROHON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 4.

MONTRÉAL, 1 JUILLET 1842.

No. 1.

A NOS ABONNÉS.

EN commençant ce quatrième semestre, nous éprouvons le besoin de jeter un regard en arrière, et d'exposer sommairement à nos lecteurs ce que nous avons cru devoir faire pour remplir de notre mieux la tâche difficile que nous avons acceptée. Nous vivons à une époque où le doute n'a plus de puissance, où le scepticisme, enfant du dernier siècle, a fait place dans les âmes à un immense besoin de croire, de s'attacher à des doctrines moins éphémères et surtout moins funestes, que cette succession de doctrines qui, par un phénomène inexplicable, ont dominé l'intelligence pendant plus d'un demi-siècle, malgré leur absurdité et leurs épouvantables résultats. Notre confiance en notre temps n'est pas si grande toutefois qu'elle nous aveugle sur les maux et les aberrations intellectuelles qui le caractérisent. C'est parce que nous les comprenons ces maux ; c'est parce que nous gémissons sur les dangereuses utopies de nos politiques, de nos philosophes, et dont le ridicule n'est surpassé que par la naïve assurance de leurs auteurs ; c'est parce que nous voyons un grand nombre d'esprits s'égarer et se perdre, que nous consacrons nos efforts à éclairer nos compatriotes, à signaler les dangers qui les menacent, à élever une digue, selon nos forces et nos moyens, contre le torrent des mauvaises doctrines. Ce que nous voulons constater seulement, c'est qu'aujourd'hui, mieux que jamais, toute vérité peut se dire, sûre qu'elle sera de trouver des hommes pour l'écouter et des cœurs pour la recevoir ; c'est qu'on est de plus en plus fatigué de ce déluge d'écrits de tous genres, et dont la plupart n'ont pour but que les intérêts matériels de la société, quand ils ne sont pas subversifs de tout intérêt et de tout bien ; c'est que les jeunes intelligences surtout, lassées de ce vide qui les accompagne dans ce désert des

sciences humaines, demandent à la foi et à la vraie science des secours et des espérances. Le moment nous a donc paru favorable de publier, non point nos idées et nos enseignemens, mais les enseignens de l'Eglise et de l'éternelle raison, non pas mêmes nos écrits (nous sentons davantage chaque jour notre incapacité et le défaut de lumières et d'expérience que demanderait le titre que nous portons), mais les écrits d'hommes d'un savoir et d'un mérite incontestés, les paroles de nos frères dans la foi les plus illustres et les plus vénérés. Il nous a paru que notre publication pourrait, jusqu'à un certain point, répondre aux besoins de notre époque et de notre pays, et prendre rang avec succès parmi ces champions du catholicisme dont nous serions ici les échos. Nous avons cru encore qu'un recueil de ce genre pourrait suppléer avec quelque avantage à l'absence de tant d'excellens ouvrages, de tant de journaux scientifiques et littéraires publiés en Europe, et qui sont à la portée des grandes fortunes seulement. D'ailleurs, nous sommes de notre teins, et on lit peu de livres de nos jours. C'est à la presse périodique que l'on demande les sciences religieuses et philosophiques, aussi bien que les nouvelles politiques et littéraires, aussi bien que les futilités qui font l'aliment de tant d'esprits légers et de cœurs sans énergie. C'est appuyés sur ces diverses considérations que nous avons cru pouvoir venir et nous confier au succès de notre œuvre.

Nous ne nous sommes pas trompés. L'encouragement que nous avons reçu du clergé d'abord et des plus honorables de nos concitoyens a soutenu notre courage, et nous a bien des fois consolés au milieu des peines et des découragemens que faisait naître en notre âme la conscience de notre faiblesse. On a compris que notre entreprise était toute de dévouement ; qu'il n'y avait là, qu'il ne pouvait y avoir aucun motif d'intérêt humain, aucune spéculation possible. Et sous ce rapport, nous nous sentons à l'aise, car un désintéressement aussi absolu que le nôtre est chose rare dans le monde littéraire, dans le monde de la presse, et nous en sommes fiers.

Nous avons la confiance qu'on nous en tiendra compte, aussi bien que de notre bonne volonté ; car nous pouvons du moins, à défaut de talens, répondre de ces deux choses : désir d'être utiles à nos lecteurs, dévouement entier aux intérêts de la Religion.

C'est pour atteindre ce double but que nous allons reprendre notre tâche. Nous continuerons de donner successivement à nos lecteurs des articles de controverse, de philosophie catholique, d'histoire, de littérature, de poésie, puisés aux meilleures sources ; variant autant qu'il dépendra de nous ces diverses matières, et cherchant à racheter le trop de sérieux de l'ensemble

par la diversité des détails. Loin de nous la prétention de croire que ce but que nous nous sommes proposé (nous devrions dire que nos lecteurs nous ont imposé, car notre journal est notre œuvre commune), nous l'atteindrons avec la perfection désirable : mais nous nous efforcerons de l'atteindre.

Et pour y arriver plus sûrement, nous demandons de nouveau un secours que nous avons demandé plusieurs fois déjà : le secours des talens de nos abonnés. Nous connaissons tant de plumes habiles et exercées, tant d'esprits capables d'enrichir nos pages des trésors que Dieu leur a confiés, que nous espérons que ce nouvel appel n'ira plus se perdre sans écho dans ce public éclairé et religieux dont s'honore notre pays. Nous demandons à tous le secours de leurs conseils, de leurs avis pour l'amélioration et la prospérité de notre feuille. Qu'on se souvienne toutefois que nous avons des lecteurs de tous les états et de toutes les conditions : nous ne pouvons à la fois satisfaire aux intérêts exclusifs de chaque classe de lecteurs ; mais notre bonne volonté n'aura pas de bornes. D'honorables amis nous ont, à diverses reprises, favorisés de leurs avis et, autant qu'il nous a été possible, nous nous y sommes conformés. Nous promettons d'agir avec la même déférence à l'avenir, nous réservant de prendre conseil de plus expérimentés que nous, quand les avis seront contradictoires. Depuis quelque tems nous avons opéré quelques améliorations dans la partie matérielle du journal : il est plus compact, et il est publié deux fois la semaine, au lieu d'une fois selon nos engagements. Nous avons donc dépassé, sous ce rapport, la promesse de notre *Prospectus*. Nous regrettons de ne pouvoir en dire autant sous les autres rapports, des circonstances regrettables ayant enlevé à la rédaction des talens qui devaient assurer au journal un plus brillant et plus constant succès. Nous nous confions toutefois en la bienveillante indulgence de nos lecteurs et en nos bonnes intentions, attendant de son utilité le succès de notre œuvre.



Nous donnerons successivement à nos lecteurs quelques analyses des belles conférences du P. Ravignan, aux stations du dernier carême. Rien ne nous a paru plus propre à donner une juste idée du talent sublime de cet illustre orateur, et à nous initier en même tems aux profondes considérations religieuses, dont se préoccupent les esprits éclairés de ce tems. La manière neuve et brillante à la fois avec laquelle les développe le savant prédicateur, suffirait pour intéresser, quand des motifs plus nobles et plus sérieux pour des catholiques ne viendraient pas ajouter à cet intérêt.

Obscurité de la foi.

I. Nécessité des mystères. Le Dieu que le christianisme nous propose de croire est un Dieu caché, environné de ténèbres mystérieuses, habitant une lumière inaccessible. *Deus revelans mysteria*. Aussi, quand la raison de

L'homme veut sonder les profondeurs de la foi, elle s'arrête éperdue. Une seule nature, et cependant trois personnes en un même Dieu. Deux natures, et cependant une seule personne dans le même Dieu fait homme. La faute d'un seul devenue la faute de plusieurs ; un seul et même corps présent à la fois dans une multitude de lieux ; un supplice éternel, châtimé d'une faute d'un jour : ce sont d'impenétrables mystères, nous en convenons sans détour. Est-ce un motif pour répudier la foi ? Non, cette foi est obscure dans son objet, puisqu'elle est la conviction des choses qu'on ne voit pas ; mais claire, évidente dans le motif d'autorité qui la dicte. Il existe nécessairement deux ordres de connaissances, la science et la foi. Qui pourrait ne pas les admettre ? Or, si l'on voyait, si l'on percevait tout, il n'y aurait plus de foi.

La foi doit être obscure par la nature même de l'homme bien comprise. Une condition inséparable de l'homme, c'est l'intelligence bornée et finie ; notre esprit touche de tous côtés à ses limites. L'homme est à l'homme le plus profond mystère. Qu'est-ce que l'âme ? Qu'est-ce que le corps ? Quel lieu les unit ? La pensée, la parole, la vie, qui les expliquera ? Au dehors, le temps, l'espace, le lieu, qui dis-je ? le grain de sable sont autant d'énigmes insolubles. Dans le domaine des sciences les plus avancées, vous êtes en vahis, bon gré, mal gré, par des mystères. Cette attraction universelle dont on est si fier, qui a dispensé de recourir à l'existence même de Dieu, dont on a fait plus qu'un Dieu, est le plus profond des mystères. J'ose même dire avec le grand Euler que l'attraction, telle que certains savans l'ont entendue, est une chimère et une absurdité. Quoi ! deux astres se sentiraient, s'appelleraient des extrémités de l'espace ! mais se sentir, s'appeler par une force intime et propre, ce serait l'intelligence ou la volonté, ce serait du moins être actif ; et l'activité dans un globe matériel est contradictoire et impossible. Je comprends l'impulsion donnée par un agent et suivie par les corps ; mais l'impulsion entraînerait avec elle l'idée nécessaire d'un premier moteur tout-puissant et infini : on la rejette. L'attraction est un nom vide de sens ; mais elle suffit, elle dispense de tout le reste, en apparence du moins : on l'accepte avec toutes ses absurdités d'effet sans cause et d'action sans agent ; A LA BONNE HEURE, CELA VAUT MIEUX QUE DE CROIRE. CELA AUSSI S'APPELLE LA SCIENCE. Et votre nombre infini de zéros, et vos sommes d'un nombre infini de néants, et vos courbes qui s'approchent sans se rencontrer jamais, et vos incommensurables, et vos imaginaires, vous les maniez avec une dextérité merveilleuse ; LES COMPRENEZ-VOUS ? PAS LE MOINS DU MONDE. Vous le voyez, votre science est toute négative. Pour une évidence, je vous compterois mille mystères. Y pense-t-on ? En religion, dans la connaissance de Dieu et de l'infini, pas de mystères ! Et tout ce qui n'est pas la religion en est rempli !

Obscurité de la foi nécessaire encore, par la seule considération de la nature de Dieu. Nommer Dieu, c'est nommer le mystère le plus auguste, le plus profond, le plus impénétrable. Comment Dieu se manifesterait-il à l'homme sans lui imposer le mystère ? C'est l'absence du mystère qui est impossible quand il s'agit de Dieu. DANS LE MONDE ATHÉE, EFFET SANS CAUSE ; DANS LE MONDE PANTHÉE, L'INFINI BORNÉ ET SOUILLÉ ; DANS LE MONDE SANS VIE A VENIR, LA VERTU UNE CHIMÈRE, LE VICE BONHEUR UNIQUE.

Effrayée de ces aberrations, la raison sincère vient demander à la foi ses saintes obscurités, à la foi du mystère, c'est pour elle l'ancre jetée dans l'abîme. Le Tournemine a dit un mot plein de sens et de vérité " Si je comprenais les mystères, j'aurais plus de peine à les croire ; je me défierais d'un système de religion trop humain, et que l'homme aurait pu imaginer. Dieu parle, il parle de Dieu : ce qu'il m'apprend doit être au-dessus de ma raison. Une lumière tinie ne suffit pas pour connaître. „ Donc l'obscurité de la foi est nécessaire.

II. Vérité des mystères. Connaître la vérité est plus qu'un grand procès à juger : c'est le premier des biens à conquérir. La vérité existe dans l'ordre métaphysique, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. La vérité métaphysique repose sur l'essence même des choses. La vérité physique est fondée sur l'observation des faits et des lois de la nature, auxquelles il ne peut être dérogé que par un miracle. La vérité morale est celle qui ne saurait être autrement, d'après la manière de penser et d'agir parmi les hommes, d'après les lois communes et invariables de leurs jugemens, de leurs inclinations et de leurs mœurs ; à cet ordre appartiennent les vérités historiques, qui s'appuient sur le témoignage des hommes rendu dans des conditions où, d'après toutes les lois morales, il ne peut tromper. Chacun de ces ordres de vérité a sa certitude propre, entière, égale aux autres dans son genre. Il serait complètement absurde d'exiger pour un genre de vérité la certitude d'un autre ordre ; de prétendre, par exemple, qu'un fait historique doit être démontré par une formule mathématique : or c'est précisément le paralogisme perpétuel commis dans tous les temps, quand il est question de nos mystères, pour les combattre ou les éluder. Les mystères, en effet ne sont pas enseignés comme des vérités métaphysiques ; ils sont proposés comme des faits dont la raison dernière est au-dessus de notre intelligence ; ils n'appartiennent pas non plus à l'ordre physique et aux lois de la nature, ils sont en dehors et au-dessus de toutes les lois connues. Des témoignages de l'ordre le plus élevé, des monumens irréfragables prouvent que Dieu les a révélés comme des dogmes mystérieux. Ils sont donc une vérité historique. Attaquer ce caractère de vérité et de certitude historique, c'est accepter franchement le débat ; c'est bien saisir l'état de la question, quoique dans le plus malheureux aveuglement et contre toute évidence. Mais raisonner à perte de vue sur les mystères, prétendre les trouver opposés à la raison, c'est le plus formel paralogisme : c'est défilé devant toute une armée rangée en bataille sans coup férir, et dire après qu'on a vaincu ; c'est vouloir établir en principe que la vérité peut contredire la vérité, qu'une vérité métaphysique peut renverser un fait historique démontré certain, ce qui est l'absurde. Dieu a-t-il parlé ? Oui ou non. Tel est le fait à admettre ou à détruire. Si Dieu a parlé, sa parole est infaillible, le mystère est certain de toute la certitude de la vérité divine elle-même. On place des substances en présence de réactifs, et l'on en conclut avec certitude leurs propriétés : nous plaçons, nous, les mystères en présence du miracle, et nous concluons la révélation divine. Vous croyez au témoignage de vos sens dans l'acceptation des faits ; et nous aussi dans la foi aux mystères, car le miracle, c'est le témoignage des sens conservé, continué. O tristes raisonneurs ! il y a, dites-vous, des contra-

dictions dans nos mystères, ils répugnent à la raison : C'EST FAUX ; ils sont seulement au-dessus d'elle ; car Dieu, raison souveraine, les révéla. Et comment pouvez-vous trouver des contradictions et des répugnances dans ce que votre raison n'atteint pas ? Vous rejetez nos mystères ; par quoi les remplacez-vous ? Où sont vos théories et vos spéculations religieuses ? Sont-elles beaucoup plus claires ? Grand Dieu ! quelles ténèbres ! Bossuet vous dirait : POUR REJETER D'INCOMPRÉHENSIBLES VÉRITÉS, VOUS VOUS PRÉCIPITEZ DANS D'INCOMPRÉHENSIBLES ERREURS.

III. Dignité des saintes obscurités de la foi. Le sentiment de la dignité de l'homme fut le prétexte de bien des erreurs et de bien des abus. Il sembla qu'on ne pouvait relever l'homme que par le dédain des enseignemens mystérieux du christianisme. Telle est la plaie de bien des esprits et de bien des cœurs. Dans la foi simple et pure, on ne voit qu'abaissement de l'intelligence et du génie. Jamais l'orgueil ne fut plus injuste et plus faux. Quand vous parlez de dignité humaine, vous entendez la vôtre, vous ne pensez qu'à vous distinguer du vulgaire. La religion catholique ne l'entend pas ainsi : par dignité humaine, elle comprend la dignité du genre humain ; or, n'est-il pas de la dignité véritable de l'homme et du genre humain tout entier, que la religion soit égale et la même pour tous ? Cette noble égalité, l'obscurité de la foi, imposée également à tous, la réalise seule. Que la religion ne soit que le produit du travail de la raison ; que Dieu ait attaché la vérité de son culte aux efforts de la science et du génie ; qu'après six mille ans l'intelligence humaine soit encore à élaborer, à éfanter sa religion ! qui ne voit qu'ainsi le peuple, c'est-à-dire le genre humain, est proscrit, abattu, repoussé de la vérité religieuse ? Il ne lui restera plus qu'à usurper la liberté de tout dire et de tout faire : ce sera sa religion et son progrès. Votre panthéisme, votre perfectibilité indéfinie, vos obscurs sophismes, vos nuageuses théories, le peuple ne les comprendra pas ; NI VOUS NON PLUS, AU RESTE. La dignité sainte de l'homme, son droit inaltérable, indestructible, c'est que devant Dieu et en religion tous soient égaux. O sagesse, ô justice, ô gloire méconnue du christianisme ! Jadis les mystères de la religion étaient la part d'un petit nombre de sages ; ces usurpateurs orgueilleux, Dieu les livra aux passions d'ignominie. Dans la foi, les mystères sont pour tous et pour rendre tous les hommes égaux. Ni le génie, ni la simplicité illettrée ne diffèrent ici. Bossuet lui-même avait la foi des simples habitans des campagnes, ET IL S'HONORA DE LA PROFESSER AINSI. Profonde sagesse de la foi ! par ses mystères, elle confond l'orgueil pour le sauver des abaissemens de l'erreur ; elle élève au rang du génie l'immense multitude des races humaines. et c'est évidemment comprendre la dignité de l'homme.

Bayle, le plus habile Protée d'opinion qui fut jamais, a été forcé de dire : TOUTES LES FINES DE LA RELIGION SE TROUVENT MIEUX REMPLIES DANS LES OBJETS QU'ON NE COMPREND PAS ; ILS INSPIRENT PLUS D'ADMIRATION, PLUS DE RESPECT, PLUS DE CONFIANCE... ON ADMIRE PLUS CE QUE L'ON NE COMPREND PAS. ON S'EN FORME UNE IDÉE PLUS SUBLIME ET MÊME PLUS CONSOLANTE. C'est Bayle qui parle. C'est nier la nature de l'homme que de ne pas reconnaître en lui un attrait du mystère et du merveilleux : destination divine, indication divine de l'alliance à contracter avec un être supérieur ; be-

soin inné de Dieu qui ne peut se manifester qu'en révélant des mystères. La foi aux mystères vient donc remplir une intime faculté de notre ame, et satisfaire, suivant la pensée de Bayle, à toutes les fins de la religion.

La dignité de l'homme consiste surtout dans ces nobles sentimens d'admiration, d'amour, de confiance filiale envers Dieu : ces sentimens, nos mystères leur donnent un merveilleux élan. Dans Dieu, Etre infini, Père tout-puissant, engendrant son Fils de toute éternité par la connoissance infinie qu'il a de lui-même ; aimant infiniment, infiniment aimé, et de ce mutuel amour faisant procéder éternellement l'Esprit saint ; je comprends mieux la dignité de mon ame ressemblance et image divine ; je comprends mieux que connoître, et aimer Dieu audessus de tout, le reste pour Dieu, c'est toute ma gloire. Dieu s'est fait homme ; il a voulu naître et mourir : c'est un profond mystère ; mais un mystère d'amour qui me relève et me grandit, qui me rend faciles les sacrifices de la vertu. Apportez-moi donc une religion meilleure ; plus de baume pour mes douleurs, plus d'encouragement quand les obstacles se dressent.

Osez-vous placer la dignité de l'homme dans les sombres déceptions d'un rationalisme sceptique ? Un mot de Pascal va mettre en poudre tous vos sophismes. Il a dit, dans le sentiment le plus profondément vrai de la dignité humaine : LA DERNIÈRE DEMARCHE DE LA RAISON EST DE CONNAITRE QU'IL Y A UNE INFINITÉ DE CHOSSES QUI LA SURPASSENT : ELLE EST BIEN FOIBLE SI ELLE NE VA PAS JUSQUE-LÀ. Répétez encore : LA DERNIÈRE DEMARCHE, etc. Oui, foiblesse, oui, pusillanimité de l'esprit et du cœur, voilà ce qui repousse les obscurités de la foi. La raison forte sait que plus elle avance, moins elle comprend. Le demi-savoir comprend tout ; le vrai savant doute en mille rencontres : Je ne sais pas ; et c'est la science réellement avancée qui touche au mystère. Le judaïsme eut peu de mystères, crus formellement du moins ; le christianisme en a beaucoup : je le crois bien, il est la perfection et le complément. Les mystères sont le caractère certain d'une foi élevée, sublime, qui a plus pénétré dans les régions de l'infini. Vous dédaignez les mystères : dérision amère ! Fixez le soleil, vous ne le verrez plus ; détournez-vous, vous voyez mieux. Etes-vous, pour cela plus près de la lumière ? Dieu est la lumière inaccessible ; vous l'approchez, vos yeux se ferment éblouis, son éclat vous irrite : c'est le mystère. Eloignez-vous, vous croirez mieux voir, et vous irez, loin des splendeurs de l'éternelle vérité errer dans de palpables ténèbres : c'est le rationalisme, conception petite et mesquine de Dieu ; idée étroite et basse de l'homme. Pour croire, il faut aussi un grand courage. Saint Léon a pu dire à bon droit : MAGNARUM EST VIGOR MENTIUM INCUNCTANTER CREDERE QUÆ CORPORIS NON VIDENTUR INTUITU. L'ENTENDEZ-VOUS ? C'EST LA VIGUEUR DES GRANDES AMES DE CROIRE SANS HÉSITER CE QUE LE REGARD HUMAIN N'ATTEINT PAS. C'est une juste, sage et magnanime crédulité que celle de la foi aux mystères.

La raison et la foi, qu'il serait bien temps de finir leur querelle ! Que sont-elles après tout ? Deux rayons du même soleil d'intelligence, deux émanations du même Dieu de vérité, deux filles du même père des lumières. L'une est la lumière naturelle qui, par l'évidence des principes ou la claire liaison des conséquences, entraîne la conviction ; l'autre est la lumière surnaturelle qui nous découvre des objets supérieurs à notre intelligence, et qui ajoutant

à l'évidence des motifs de crédibilité l'action puissante de la grâce, crée en nous la plus inébranlable des certitudes. Que toutes deux ensemble, au lieu de se combattre, s'aident à parcourir les vastes champs de la philosophie et de la théologie ; qu'elles s'efforcent, en s'appuyant, de bien saisir cette chaîne immense de vérités qui s'étend depuis le plus profond des abîmes jusqu'au plus haut des cieux. Nos yeux sont trop foibles pour découvrir tous les anneaux qui la composent ; ils semblent quelquefois rompus : la foi rétablira la grande harmonie ; à sa lumière, les contradictions se sont enfuies. Dieu, nous éclairant par le flambeau de la raison, ne peut pas être opposé à Dieu nous éclairant par les lumières de la révélation. Que la foi donc et la raison, loin de se séparer et de se combattre, se donnent un mutuel baiser, et restent étroitement embrassées, comme deux sœurs intimement unies d'amitié et d'intérêt ; destinées à se fondre l'une et l'autre dans la claire vision qui fera le bonheur sans bornes et sans durée des cieux !

La parole de l'orateur a été accueillie avec une admiration universelle : d'une voix unanime, l'auditoire disait que l'éloquence humaine ne pouvait aller au-delà.



LETTRE DE L'INDE.

(Correspondance particulière de l'Univers.)

Benguelour, 24 mars 1842.

Il paraît que l'on s'occupe beaucoup maintenant, dans le monde religieux et controversiste d'Angleterre, des puséistes que les membres pieux de l'Eglise parlementaire appellent papistes sans pape, et que nous archi-papistes appellerons volontiers nos frères revenans, jusqu'à ce qu'il nous soit enfin donné de les saluer avec amour du nom plus doux encore de frères revenus. Je n'aurais pas pensé que leurs doctrines orthodoxes, transportées au-delà des mers, fussent venues sitôt troubler, inquiéter, alarmer la conscience pieuse et délicate des vrais croyans soumis au système religieux imposé jadis par la loi. Je suis cependant porté à croire qu'il y a de sérieuses appréhensions d'un ébranlement, d'un affaiblissement dans la foi de plusieurs. Car Sa Haute Révérence, l'évêque anglican de Calcutta, est tout tremblant sur son pupitre, toutes les fois qu'abaissant ses regards paternels sur ses tendres brebis réunies autour de lui pour entendre ses oracles, il songe à la redoutable influence du puséisme qui peut chaque jour lui enlever la portion la plus chérie de son troupeau. Dans toutes ses harangues, ce ne sont qu'exhortations à se défier des nouveaux prophètes, à se mettre en garde contre leurs enseignemens erronés. Le pauvre Bishop a raison de déployer sa sollicitude, pour chercher à étouffer, dans son principe, toute puissance soit physique, soit spirituelle ou morale qui tendrait à renverser le somptueux établissement qu'il a d'ailleurs tant d'intérêt à voir conserver. Le fait est, et voilà le glaive douloureux qui perce le cœur du bon

prélat, que l'un des principaux professeurs du collège de Calcutta et certains ministres anglicans sont imbus de la doctrine anglo-catholique.—Voici un trait. Le jour de Noël 1841, après le chant de nos vêpres et notre bénédiction du soir, je rentrais chez moi, escorté de quelques soldats qui voulaient, avant de se retirer dans leurs casernes, me dire la joie qu'ils avaient éprouvée de notre brillant Salut. Je rencontre à ma porte deux personnages dont toute l'apparence extérieure annonçait (ainsi que me le dirent à l'oreille deux soldats) des prêcheurs de quelque secte. Etant entré en conversation, après les premiers compliments d'usage, je sus bientôt d'eux-mêmes que l'un était un missionnaire de l'Eglise anglicane, arrivé à Benguelour, et l'autre un ex-prédicateur méthodiste qui avait échangé sa profession pour celle d'écrivain. Ils avaient assisté, me dirent-ils, à notre messe de minuit, et puis, il n'y avait qu'un instant, à nos vêpres. Je leur demandai ce qu'ils pensaient de cette foule immense de peuple qui se pressait autour de notre Eglise sans pouvoir y trouver place, comparée à ce petit nombre d'individus qui, semblables à des ombres errantes, franchissaient de loin en loin le seuil de leurs temples nus.—Oh ! me dirent-ils, ce sont vos feux d'artifice qui, la nuit dernière ont attiré cette grande population.—Messieurs, leur répondis-je, je regrette que vous n'ayez pas été présent ici à la messe de sept heures, et puis encore à la messe de dix heures, pour contempler une deuxième et une troisième fois la triple enceinte de notre église alternativement remplie d'Européens et d'Indiens. Nous n'avions cependant alors aucun feu d'artifice. Quoi donc réunissait jusqu'à trois fois le même jour ces plusieurs milliers de chrétiens ! La voix de leur prêtre, Messieurs, la voix de la religion ! Et s'il vous plaît d'en voir le spectacle renouvelé chaque dimanche, vous n'avez qu'à suivre à telle heure au son de notre cloche cette multitude qui s'achemine par groupes vers notre maison de prières, pour y assister au grand sacrifice de la nouvelle loi. Ici, Messieurs, j'aurai le plaisir de déployer chaque dimanche, sous vos yeux, une foule incomparablement plus nombreuse que toutes les parties réunies ensemble de votre communauté protestante, que se partagent vos quatre temples.—Oh ! oui, dit aussitôt avec franchise le ministre anglican, il faut l'avouer, vous êtes incomparablement les plus nombreux, je le sais ; c'est ce qui fait notre honte ; nous ne faisons rien, nous ne gagnons rien.—A qui la faute ? Vous avez la protection de votre gouvernement, l'influence de toutes les autorités, le puissant appui de sommes immenses d'argent. Vous avez aussi et par-dessus tout, du zèle, j'aime à le croire. Où est donc la cause de cette stérilité qui accompagne partout vos ministres, tellement que l'on ne saurait jamais qu'ils ont passé, si on ne rencontrait ça et là des Bibles en lambeaux, ou des traités religieux que le peuple jette partout sous

les pieds des passans ? Où encore une fois chercher cette cause, si non dans le principe même du protestantisme, dans ce système vicié en lui-même et frappé des anathèmes du ciel ?—Le moment n'est pas éloigné, j'espère, s'écria le ministre, où nous nous réunirons de cœur et d'esprit dans une seule et même sainte cause.—Oh ! répondis-je, daigne le Ciel, dans sa miséricorde, accélérer ce moment fortuné où tous les cœurs chrétiens n'auront plus qu'une seule foi, qu'un seul baptême, qu'un seul Seigneur, qu'un même amour, qu'une seule espérance, qu'un même bonheur ! C'est là le vœu de nos cœurs et l'objet de nos prières. Oh ! Messieurs, si notre sainte foi était mieux étudiée par les protestans, si notre doctrine était examinée, approfondie, nécessairement elle serait goûtée, respectée, aimée par eux, et l'heureuse réunion que vous saluez avec joie dans un futur lointain, en serait la prompte conséquence. Car, il faut en convenir, ce qui tient nos frères égarés loin de nous, c'est qu'ils ont puisé, dans leur éducation, des préjugés vraiment extraordinaires contre la foi catholique. Ils l'accusent sans la connaître, ils la condamnent sans la juger, ils la flétrissent et la rejettent sans l'examiner. Pardonnez, Messieurs, mais c'est une injustice dont nous avons toujours eu raison de nous plaindre de la part de vos co-religionnaires : ils nous imputent, dans leurs traités écrits et leurs déclamations orales, mille croyances que nous n'avons jamais eues ; ils nous chargent de doctrines que l'Eglise catholique a toujours proscrites et condamnées. Par exemple, quel est celui de nos catéchismes qui a jamais enseigné que nous devons adorer la sainte Vierge et les saints ? Quelle est celle de nos théologies qui suggère le moins du monde qu'il est permis de rendre des honneurs divins aux images de notre Sauveur et des saints !—Cependant, Monsieur, vous priez Marie et les saints : n'est-ce pas contraire à la Bible ?—Oui, Messieurs, nous prions la sainte Vierge et les saints d'intercéder pour nous auprès du Père des miséricordes ; non pas que nous croyions que la sainte Vierge et les saints puissent par eux-mêmes nous accorder une grâce quelconque ; mais nous sommes persuadés qu'ils peuvent intervenir pour nous, et que leurs supplications accompagnant les nôtres au trône de la divine Majesté seront plus puissantes sur le cœur d'un Dieu qui les aime et les récompense comme ses serviteurs fidèles. C'est pourquoi nous ne disons point : Sainte Vierge, ayez pitié de nous ; mais bien : Sainte Vierge priez pour nous. Et, Messieurs, comment ne solliciterions-nous pas l'assistance des saints dans le ciel, après que saint Paul a tant de fois réclamé les prières des saints sur la terre ? Pourquoi ne prions-nous pas, pourquoi n'honorons-nous pas la sainte Vierge que le Fils de Dieu choisit pour sa mère en s'incarnant dans son sein virginal ? La sainte Vierge, que Jésus-Christ honora tant et aima si tendrement ;

la sainte Vierge, que du haut de sa croix, avant d'expirer, il nous donna pour Mère ? Où est le roi qui s'offensa jamais des honneurs rendus à sa mère ou de ce que ses sujets sollicitent par son entremise ou par celle d'un ministre favori, des faveurs de sa majesté royale ?—J'admets, qu'il est juste de rendre un honneur particulier à la sainte Vierge et aux saints, qui sont les amis de Dieu. Je suis persuadé aussi que l'on peut légitimement et utilement demander le secours de leurs prières.—Très bien ! l'Eglise catholique ne croit et n'enseigne rien autre chose sur cet article ; seulement, elle assigne à juste titre une place distinguée pour la sainte Vierge à nos hommages et honneurs, en sa qualité de Mère de Jésus-Christ.—Mais, reprit l'ex-prédicateur méthodiste, l'Ecriture défend expressément de faire aucune image, et vous en faites.—Permettez, Monsieur, que je vous fasse observer que vous donnez une fausse interprétation à ce commandement de Dieu dont vous venez de citer les paroles. Car certainement vous admettez que Dieu ne peut jamais se contredire lui-même : or cela serait cependant, selon votre interprétation ; car n'avez-vous pas lu dans votre Bible que Dieu ordonna lui-même la construction de deux chérubins autour de l'arche d'alliance, la construction d'un serpent d'airain dans le désert ? N'avez-vous pas lu que le vaste et magnifique temple de J. susalem fut rempli d'images et de représentations de toute espèce, et cela par l'ordre même de Dieu ? Que dites-vous à cela Dieu peut-il ordonner jamais ce qu'il a déjà défendu comme criminel et idolâtrique ?—Voilà précisément, interrompit le ministre, ce qui m'a toujours arrêté et empêché de trouver tort aux catholiques dans l'usage qu'ils font des images, puisqu'ils ne s'en servent, comme vous l'avez dit que comme de souvenirs religieux, prédicateurs muets qui nous redisent les vertus, les mérites des objets sacrés qu'elles représentent, etc., etc. Oh ! encore une fois, s'écria-t-il en se levant pour se retirer, j'espère que les temps sont proches où nous nous réunirons cœurs et mains dans la même cause ! De tout mon cœur je dis *amen*, et nous nous séparâmes avec les démonstrations d'une satisfaction réciproque. Ce ministre est-il un puseïste ? je n'en sais rien. Il est du moins apte à le devenir facilement et bientôt. Je ne crois pas cependant qu'il ait encore assez consulté les témoignages de l'antiquité au sujet des traditions catholiques pour pouvoir suivre avec une conviction éclairée les Pusey et les Newman, ces illustres et savans docteurs qui eux-mêmes, espérons-le, ne négligeront pas de solliciter de la miséricorde divine la grâce qui seule peut achever leur retour si heureux et si désiré à la sainte Eglise catholique.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Au village d'Industrie, Paroisse de St. Paul de la Valtrie ; il y eut dimanche 19 juin, une cérémonie imposante. Monseigneur de Montréal bénit la première pierre d'une nouvelle église ; ce lieu qui n'était, il n'y a que quelques années, qu'une vaste forêt, est aujourd'hui un village vivant et populeux, on pourrait même dire une petite ville florissante, composée d'artisans industriels dans tous les genres. Ce village doit sa naissance à deux hommes de tact et de génie MM. Joliette et son beau frère le Dr. Locdel ; mais nous nous dispenserons de répéter ce qui a été dit en son tems à ce sujet sur les papiers publics, nous nous contenterons seulement d'ajouter que ces deux Messieurs ont la plus grande part dans la bâtisse de la nouvelle église maintenant en chantier.

Monseigneur arriva pour la bénédiction de la première pierre, vers sept heures du soir, ayant été occupé tout le jour à sa visite épiscopale de Ste. Elizabeth. Le tems était affieux, il tombait une pluie d'orage incessante, accompagnée de coups de tonnerre, les chemins étaient des plus mauvais ; mais le pieux Evêque voyant l'œuvre du Seigneur et le moyen de faire du bien, ne diffère pas un instant, son zèle le transporte au milieu d'un peuple qui l'attend, au milieu de ceux qu'il regarde comme une portion de ses enfans chéris ; aussi leur dit-il en arrivant ces paroles gracieuses qui portaient du fond de son cœur : " Il faut vous aimer, il faut bien vous aimer.....!" C'était un langage de pensée qui fut bien compris de ceux qui avaient le bonheur d'en être l'objet.

La cérémonie commença immédiatement. Sa Grandeur était accompagnée de Mr. Turcot curé du lieu, de Mr. Gagnon archiprêtre curé de Berthier, de Mr. Boué nouvellement arrivé de France, et de Mr. Bellenger curé du St. Esprit.

Mr. Boué préluda par un discours onctueux d'une force étonnante, et dont les divisions suivantes pourront donner une idée : " La terre n'est pas à l'homme..... La terre n'est pas au pauvre qui y endure la peine et la misère..... La terre n'est pas au riche, quelque loin qu'il recule les limites de ses vastes domaines, il perd tout à la mort.... La terre est au Seigneur, l'univers est son temple...." Delà, le prédicateur sublime prend occasion de passer à la nécessité que les hommes ont de bâtir des temples à la divinité pour lui rendre un culte et des hommages dignes d'elle ; mais surtout que ses paroles portent au cœur quand, dans un élan majestueux, il s'adressa avec grâce au pontife sacré à peu près en ces termes : " Pontife saint, étendez vos mains sur cette pierre destinée à être le fondement de ce temple ; faites descendre les bénédictions du ciel sur cette pierre qui doit être la pierre élue, la pierre sainte de cette maison de prières, où les Fidèles qui m'entendent viendront se prosterner au pied du Très-Haut pour lui rendre leurs plus profonds hommages." Que ne m'est-il donné de rendre ces paroles sublimes qui comme des traits de feu allaient jusqu'au fond de l'âme !

Quoique la bénédiction eût lieu pendant une pluie d'averse, la foule resta constamment à sa place sans se disperser ; mais la bénédiction finie, tout

n'est pas terminé pour le zélé Prêlat ; il a à remplir un acte de charité qui est encore hors du cadre de sa visite pastorale ; et cette fois c'est pour consoler une famille qui est dans la douleur, chanter lui-même le service d'une Dame qui a été un modèle de religion. Il part en pleine nuit, le tems encore indécis, dans des chemins dangereux même le jour, au milieu des bois, et que les ténèbres d'une nuit orageuse rendent plus périlleux. Ah ! c'est bien là, le moyen de gagner les cœurs à Dieu ! Si ce bon Prêlat, ce bon Pasteur se fait aimer, ce n'est que pour faire aimer le Dieu qu'il aime, et son humilité souffre de la reconnaissance qu'on voudrait lui témoigner ; son plaisir est de faire le bien sans retour sur lui-même, voulant que tout soit à Dieu et rien à l'homme.

Je saisirai cette occasion, pour rapporter une chose qui paraîtra assez étonnante. Sur la même terre où l'on bâtit cette nouvelle église, autrefois a habité un certain *hermite*, car quel autre nom lui donner ? Cet homme doit intéresser par sa famille et surtout par sa vie pénitente ; il n'était pas moins qu'allié aux nobles familles de Longueuil et de la Valtrie ; ayant dit un éternel adieu au monde, il fixa d'abord sa demeure dans un lieu qui est maintenant le bas de la paroisse de St. Paul, mais par la suite cet endroit devenant fréquenté, il s'éloigna à différentes reprises, plantant une croix à chacune de ses stations ; les anciens qui ont établi cette paroisse n'en ont pas trouvé moins de cinq ; enfin la dernière station et la dernière croix qu'il planta est près de la nouvelle église. Il existe une ancienne tradition qui rapporte, qu'il avait annoncé que ce lieu deviendrait célèbre. La dernière croix qu'il planta se voyait encore il y a quelques années ; la souche était plantée en terre, mais les bras étaient tombés ; on les distinguait quoique réduits en pourriture ; même sur une partie de ces bras il était déjà poussé un arbre assez gros. Les différentes demeures de cet homme singulier n'étaient connues que de Mr. de la Valtrie et du curé voisin qui lui donnait de tems en tems les consolations de la religion. Quant à sa mort, on n'en sait pas l'époque, mais il paraît qu'il y a au delà de soixante et dix ans ; on ne connaît pas non plus le lieu de sa sépulture. Les anciens de St. Paul qui en ont entendu parler, le connaissent sous le nom du Vieux Jean-Baptiste. Enfin pour compléter tout ce que la tradition dit de lui, il était garçon. Un sauvage affidé, payé par M. de la Valtrie, le visitait de tems en tems pour lui porter des provisions quand il ne pouvait s'en procurer par lui-même.

J. M. B.

(M. l'Editeur de la partie Religieuse de la Gazette de Québec est prié de reproduire cet écrit.)



SOCIÉTÉ BIBLIQUE.—Le *Messenger* dit que dans l'année qui vient de s'écouler, la société biblique a répandu 54,475 bibles dans Montréal, et ajoute qu'elle en aurait répandu bien davantage sans l'opposition incompréhensible pour lui qu'on fait à la diffusion de la parole de Dieu !

Etrange chose, répète-t-il encore, que dans un pays chrétien l'on entrave un pareil moyen de répandre la parole de Dieu !

Tout ce que nous avons à répondre à ces hypocrites gémisséments, c'est que la population catholique du pays peut se passer des nouveaux *Zélateurs* pour entendre la parole de Dieu. Nous désirerions bien savoir de qui cette

société biblique tient sa mission pour venir tourmenter le paisible habitant de ce pays. Qu'elle colporte ses bibles tant qu'elle voudra, mais de grâce qu'elle garde ses *sanctifiantes libéralités* pour ceux à qui elles ne repugnent pas.

Au reste, nous n'entretenons point grande crainte sur les suites du fanatisme biblique dans ce pays, parce que nous connaissons assez le caractère de notre population pour nous rassurer sur son attachement inébranlable à la foi de ses pères !

Aurore.

ROME.—L'Académie du Tibre des sciences et belles-lettres, dans son assemblée générale du 14 mars dernier, a voulu honorer la liste de ses membres, en inscrivant le nom de S. M. Louis-Philippe, roi des Français, parmi ceux des ses associés d'honneur.

Diario.

FRANCE.—Pour exposer pleinement les règles de la prudence catholique touchant l'usage des Saintes-Ecritures, M. l'abbé de Ravignan a développé dans sa dernière conférence, à Saint-Severin, les trois propositions suivantes :

1. La lecture et l'étude des livres saints ne sont point nécessaires au chrétien. A défaut de traditions de la primitive Eglise qui appuient cette vérité, le simple bon sens suffirait pour la faire admettre ; il est évident qu'une grande portion du peuple chrétien reste privé de l'usage des Saintes-Lettres. Jésus-Christ a institué un ministère pour l'enseignement oral, et les Ecritures contiennent sur ce point des règles conformes à la doctrine de l'Eglise. *Fides ex auditu* : cette maxime est, dans la pratique, d'une constante vérité.

2. La lecture des Livres Saints est dangereuse et peut devenir funeste. Saint Pierre, écrivant aux premiers chrétiens, s'exprime ainsi au sujet des épîtres de saint Paul :

“ Il s'y trouve certaines choses difficiles à comprendre, et que les ignorans et les esprits mobiles corrompent, de même que les autres Ecritures, pour leur perte. ”

Au reste, la synagogue avait la même prudence que l'Eglise, et tous les livres de l'ancien testament n'étaient pas livrés indistinctement à tout le peuple. Enfin l'expérience de chaque jour prouve encore que la Bible, lue et consultée sans discernement, peut causer dans certaines ames les plus grands maux. A l'appui de ses paroles, l'orateur a cité un exemple qui lui a été récemment fourni dans l'exercice de son ministère.

“ Les sociétés bibliques, a-t-il ajouté, sont, de nos jours, une des machines de guerre les plus terribles que l'erreur ait inventées contre l'orthodoxie. Aussi voyons-nous le protestantisme anglican et le schisme grec s'unir pour verser dans le sein de l'Eglise le torrent devastateur des Bibles traduites en langues vulgaires. ”

3. L'étude des Saintes-Ecritures est souvent utile, nécessaire au prêtre ; elle est l'aliment de son intelligence ; elle est aussi, chaque jour, son repos et sa consolation. Oui, elle est proprement réservée aux prêtres ; mais l'usage en peut être utile et même excellent pour quelques laïques instruits fermement dans la foi, et placés avec une entière obéissance, sous une direction prudente et éclairée.